

**Silver Linings Playbook**  
**Une question d'équilibre**  
*Le bon côté des choses*, États-Unis , 2012, 2 h 02

Pascal Grenier

Numéro 282, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2013). Compte rendu de [Silver Linings Playbook : une question d'équilibre / *Le bon côté des choses*, États-Unis , 2012, 2 h 02]. *Séquences*, (282), 56–56.

## Silver Linings Playbook

### Une question d'équilibre

Deux ans après *The Fighter*, le réalisateur David O. Russell revient avec un projet plus personnel et tout aussi réussi, *Silver Linings Playbook*, adapté du roman de Matthew Quick. Le cinéaste new-yorkais s'intéresse à nouveau à la cellule familiale américaine avec ce sixième long métrage. Abondante de générosité et d'écriture fine, cette comédie dramatique est une autre grande réussite à son brillant palmarès.

Pascal Grenier

S'il y a un thème récurrent que tient à cœur David O. Russell, c'est bien celui de la famille dysfonctionnelle. Par exemple, dès son premier film, *Spanking the Monkey*, la relation entre la mère et son fils était très malsaine. Dans le second, *Flirting with Disaster*, Ben Stiller cherchait sa mère naturelle afin de pouvoir choisir un nom pour son enfant. Même dans son précédent film *The Fighter*, un projet porté depuis plusieurs années par Mark Wahlberg, on retrouvait cette relation tendue d'amour/haine entre les deux frères boxeurs. Avec *Silver Linings Playbook*, le cinéaste attaque de front son sujet de prédilection et livre non seulement un *feel good movie* par excellence, mais son œuvre la plus aboutie à ce jour.

*Silver Linings Playbook* n'est pas tant un film sur la maladie mentale qu'un film sur la cellule familiale et sur la recherche de soi et de sa luminosité. Le personnage principal, Pat, est confronté à plusieurs obstacles : accepter le fait qu'il souffre d'une maladie mentale, que sa femme l'ait quitté pour un autre homme et que sa famille l'étouffe et ne lui donne pas les moyens d'atteindre son vrai potentiel. Cette rencontre avec la jeune et mystérieuse Tiffany, qui souffre aussi de trouble bipolaire, lui ouvre les yeux sur le monde. Et parce qu'elle croit en lui, elle le pousse à s'émanciper, à régler ses différends avec les membres de sa famille, à vaincre ses peurs et à trouver son équilibre mental.

À travers ce nouveau film, le réalisateur prouve une fois de plus qu'il est un fin observateur des mœurs américaines, principalement de l'engouement pour le sport. Après la boxe dans *The Fighter*, c'est maintenant au tour du football, le sport le plus populaire aux États-Unis, de servir de toile de fond et d'être examiné au peigne fin. Fanatisme et superstitions vont de pair alors que Pat Sr. incombe en partie à son fils et au fil des ans les déboires de son équipe locale favorite, les Eagles de Philadelphie. Même le personnage du psychiatre indien se révèle un fervent amateur des Eagles avec déguisement et tout le tralala, démontrant à quel point le football occupe une place omniprésente dans la vie quotidienne chez nos voisins du Sud.

Prenant un arc scénaristique somme toute très classique, la réussite de ce film tient pratiquement du miracle et est transcendée par une galerie de personnages colorés et savoureux comme le réalisateur les aime. Fidèle à son habitude, Russell a choisi une approche naturaliste et il évite les lieux communs et artifices propres au genre. Avec une caméra très mobile, il filme au plus près ses acteurs, de telle sorte que tout est une question de perspective, de regard et de perception. Sa caméra est toujours bien placée et le montage habile réussit

à saisir l'émotion recherchée, que ce soit pour nous faire rire, réfléchir ou encore nous émouvoir. Une des clés du succès dans ce genre de film réside dans la maîtrise du rythme : savoir quand l'accélérer, avant de le ralentir pour capter une émotion, avant de redonner à nouveau un coup d'accélérateur. Cet art, le réalisateur l'a parfaitement maîtrisé ici. Les deux heures du film passent en un éclair avec cette mise en scène à la fois brillante et virtuose.



Tout est une question de perspective, de regard et de perception

La réussite de *Silver Linings Playbook* repose en grande partie sur les épaules des comédiens. Bradley Cooper réussit enfin à se débarrasser de son image de beau gosse et offre une performance étincelante. Méconnaissable, il parvient avec une grande justesse à faire rire très souvent, et à être convaincant et émouvant dans les moments plus dramatiques. Sans rien enlever à la performance de ce dernier, il se fait presque voler la vedette par la jeune vedette montante Jennifer Lawrence. Méorable, cette dernière risque de se retrouver en nomination pour la statuette de la meilleure actrice avec ce rôle complexe d'une jeune veuve à la fois douce et féroce. Robert De Niro et Chris Tucker – ce dernier fait un retour fort bienvenu au cinéma après cinq ans d'absence – ont aussi l'occasion de briller dans des seconds rôles colorés et consistants.

■ **LE BON CÔTÉ DES CHOSES** | Origine : États-Unis — Année : 2012 — Durée : 2h02 — Réal. : David O. Russell — Scén. : David O. Russell, d'après le roman de Matthew Quick — Images : Masanobu Takayanagi — Mont. : Jay Cassidy et Crispin Struthers — Mus. : Danny Elfman — Son : Odin Benitez — Dir. art. : Jesse Rosenthal — Cost. : Mark Bridges — Int. : Bradley Cooper (Pat), Jennifer Lawrence (Tiffany), Robert De Niro (Pat Sr.), Jacki Weaver (Dolores), Chris Tucker (Danny), Anupam Kher (Dr. Patel) — Prod. : Bruce Cohen, Donna Gigliotti, Jonathan Gordon — Dist. / Contact : Alliance.